



HAL
open science

Hétérodoxie anarchiste en Argentine : analyse d'une déviance contre- démocratique

Hélène Finet

► **To cite this version:**

Hélène Finet. Hétérodoxie anarchiste en Argentine : analyse d'une déviance contre- démocratique. Nuevo mundo Mundos Nuevos, 2008, 10.4000/nuevomundo.56503 . hal-02088670

HAL Id: hal-02088670

<https://hal.science/hal-02088670>

Submitted on 3 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hétérodoxie anarchiste en Argentine : analyse d'une déviance contre-démocratique

Hélène Finet

Docteur Université de Paris 7, ICT.

helenefinet@gmail.com

Article paru dans *Nuevo Mundo, Mundos Nuevos*, 30/062009

<http://nuevomundo.revues.org/56503>

Résumé : L'âge d'or du mouvement anarchiste argentin (1890-1930) correspond à l'émergence d'une force contre-démocratique qui questionne le pouvoir des élites tout en édifiaant les bases d'une société parallèle alimentée par des pratiques politiques et culturelles alternatives. A partir d'une étude des formes multiples que revêt l'expression hétérodoxe de l'anarchisme argentin dans la capitale, cet article analyse la construction d'un réseau contre-démocratique fondé sur une culture de la grève et du présenteisme et cimenté par d'étroites sociabilités militantes, tout en suggérant les possibles limites d'une telle dissidence.

Mots-clés : anarchisme, hétérodoxie, contre-démocratie, grève, réseau

Resumen: La edad de oro del movimiento anarquista argentino (1890-1930) se caracteriza por la emergencia de una fuerza contra-democrática que cuestiona el poder de las élites al mismo tiempo que va edificando las bases de una sociedad paralela alimentada por prácticas políticas y culturales alternativas. A partir de un estudio de las formas múltiples de la expresión heterodoxa del anarquismo argentino, este artículo analiza la construcción de una red contra-democrática basada en la cultura de la huelga y del *presenteísmo* y reforzada por estrechas sociabilidades militantes, sin olvidar de sugerir los posibles límites de tal disidencia.

Palabras claves : anarquismo, heterodoxia, contre-democracia, huelga, red

Abstract: The golden age of the anarchist movement in Argentina (1890-1930) can be defined as the rise of a counter-democratic force that puts at stake the elites' power at the same time it builds the basis of a parallel society sustained by alternative practices in both culture and politics fields. Starting from a study of the many forms of anarchist heterodoxy in Argentina, this article analyzes the construction of a counter-democratic network based upon the culture of strike and *presenteism* and strengthened by tight militant sociability as well as it suggests the possible limits of such a dissidence.

Key words: anarchism, heterodoxy, counter-democracy, strike, network

Parmi tous les courants politiques, l'anarchisme se définit comme une déviance, une dissidence, une hérésie¹. Brisant tous les carcans idéologiques traditionnels, il s'inscrit dans une mouvance hors norme qui renverse tous les codes sociaux et les réinvente sur les bases d'une révolution sociale visant à la destruction de l'Etat. Inséparable de la notion de conflit, cette révolution est conçue comme une étape inévitable et

¹ Ferrer, Christian, *Cabezas de tormenta*, Anarres, Buenos Aires, 2004, p.15.

nécessaire dans le processus d'éradication du monde capitaliste. Le questionnement du pouvoir et des formes de domination conduisent les anarchistes à déconstruire la notion de démocratie. C'est ainsi que, pour reprendre les termes de Pierre Rosanvallon², ils développent à l'encontre de l'Etat une forme de « contre-démocratie » dont les représentations sont multiples.

En Argentine, le courant anarchiste qui se développe à la faveur d'une immigration européenne massive à la fin du XIX^e siècle s'enracine de façon durable dans l'espace public et s'impose comme une force politique et sociale majeure tout au long du premier quart de siècle, notamment grâce au rôle joué par la puissante Federación Obrera Regional Argentina (F.O.R.A). Le projet de nation moderne élaboré par les élites est largement contesté par les noyaux de résistance urbaine formés par des groupes anarchistes qui puisent dans la dissidence les racines de leur identité bafouée. Dès la fin du XIX^e siècle, on assiste à l'élaboration d'une sorte de résistance active qui se décline sur un mode pluridimensionnel. Elle permet aux anarchistes d'ancrer une véritable tradition de la contestation qui s'imisce dans tous les recoins de l'espace public. Dans une Buenos Aires aux accents de Babylone, les libertaires attirent à eux la « populace » des bas-fonds et les masses ouvrières marginalisées : sociabilités parallèles, mondes souterrains et projets destructeurs alimentent la vision populaire de l'anarchisme. Partout dans la capitale fleurissent des journaux irrévérencieux au verbe rageur, qui font même dans les années 1890 l'apologie des armes. L'hérésie anarchiste devient donc associée à la bombe et la sédition, mais c'est véritablement à partir de 1902 que le conflit social s'exprime dans la rue. Il atteint son paroxysme en 1909 lors de la *Semana Roja* et de l'assassinat du colonel Falcón par le jeune russe Simón Radowitsky.

C'est en se penchant sur le cœur du conflit que l'on peut apprécier les formes et les représentations de la dissidence libertaire dans l'espace public. L'analyse des manifestations de rue, des cortèges funéraires, des défilés du 1^{er} mai, qui s'achèvent invariablement par des affrontements avec la police permet de dessiner les contours du conflit dans une capitale devenue le théâtre d'une véritable guérilla urbaine. En 1919, la *Semana Trágica* précipite Buenos Aires au bord de la guerre civile. Dans les années 1920, le courant de l'anarcho-banditisme emmené notamment par des antifascistes italiens réactive le spectre de l'hétérodoxie anarchiste. Cependant le corps doctrinaire de l'anarchisme n'est pas uniforme, et la tentation de la violence est considérée par de nombreux libertaires comme une déviance. Mosaïque de courants (individualistes, collectivistes...), l'anarchisme ne peut être pensé de façon univoque. Mais en s'imposant comme une contre hégémonie³, la dissidence qui fait toute l'originalité de son identité ne court-elle pas le risque de glisser vers l'orthodoxie ? En 1915, l'irrésistible montée du syndicalisme révolutionnaire conduit à un schisme sans précédent dans l'histoire de l'anarchisme argentin, et ceux qui décident de rester fidèle à la F.O.R.A se murent dans une orthodoxie doctrinaire qui les fait perdre le combat dans la rue. Par ailleurs, en dépit d'une frontière parfois mouvante entre orthodoxie et hétérodoxie, on constate que c'est bien dans l'imaginaire social que la dissidence anarchiste demeure la plus vivace. En ce sens, comment une telle dissidence politique devient-elle aussi populaire ? Comment expliquer le pouvoir d'attraction qu'elle exerce sur les masses ouvrières et les secteurs populaires ? Quelles sont les raisons de son échec ? Nous nous proposons d'apporter des éléments de

² Rosanvallon, Pierre, *La contre-démocratie*, Seuil, Paris, 2006.

³ Ferrer, Christian, *op.cit*, p.16.

réponse à ces questions qui mettent en lumière un épisode souvent méconnu de l'histoire argentine du XXème.

Contre le vote

Abordons dans un premier temps la notion de contre-démocratie dans son aspect purement politique. Dès la seconde partie du XIXème siècle, l'un des défis majeurs pour les dirigeants argentins consiste à faire de cette république d'habitants une république de citoyens. Or, il n'existe pas de peuple d'électeurs en mesure de légitimer une quelconque souveraineté populaire. En dépit de l'élection du socialiste Palacios à la chambre des députés en 1904, les secteurs populaires et les masses ouvrières, majoritairement issues de l'immigration, ne votent pas. C'est donc en dehors des urnes, et plus précisément dans la rue, que les immigrés vont définir leur identité collective au cours de la première décennie. Par conséquent, voter est loin d'être une tradition démocratique, et encore moins une culture politique, ce que déplorent notamment les socialistes⁴. En 1912, la loi Saenz Peña sur le suffrage universel marque une volonté d'ouverture démocratique en direction des secteurs populaires, appelés à se naturaliser. En dépit de ces efforts, les masses ouvrières continuent de manifester leur désintérêt pour le système politique traditionnel.

Pour l'heure, le citoyen reste une *fiction*, et les anarchistes l'ont très bien compris. Très tôt, les libertaires entreprennent une véritable campagne de propagande *contre* le vote, car il est la négation de toute activité démocratique : « Delegar el poder es perderlo »⁵. Le vote est donc un *renoncement* à la volonté individuelle, il entraîne la nullité de la souveraineté populaire. L'anarchiste irlandais John Creaghe affirme en 1897 « votar es renunciar »⁶ ; « votar es abdicar »⁷, lit-on dans *La Protesta* en 1909. Dans un système irrespectueux des libertés individuelles et traditionnellement corrompu par la politique *criolla*, le vote est un acte hautement immoral. En effet, il renvoie aussi au mensonge. Les socialistes sont qualifiés par la presse libertaire de « pastores cívicos »⁸ coupables d'entraîner avec eux le peuple dans cette mascarade que sont les élections « la gran comedia moderna »⁹. La politique traditionnelle est un spectacle, mais un *mauvais* spectacle. Les périodes de campagne électorales coïncidant avec les festivités du carnaval, la presse anarchiste se lance fréquemment dans une diatribe contre ces deux formes de divertissements pervers qui détournent les foules du projet révolutionnaire.

Le réseau contre-démocratique

Parallèlement à la contestation du pouvoir des élites, l'une des grandes forces de l'anarchisme réside dans son refus de la centralisation politique et dans l'édification d'un réseau fragmenté et interdépendant qui relie entre elles de petites organisations fonctionnant sur la base de la démocratie directe. Les anarchistes préfèrent fonder leur contre-pouvoir sur une base décisionnelle horizontale articulée par des noyaux libertaires fédérés entre eux. La constitution d'un réseau politique et culturel articulé

⁴ « Un pueblo, como el argentino, [es] en absoluto carente de costumbres en materia política », *La Vanguardia*, 19 septembre 1903.

⁵ *La Protesta*, 8 mars 1908.

⁶ *La Montaña*, 15 août 1897.

⁷ *La Protesta*, 10 mars 1906.

⁸ *La Protesta*, 8 mars 1908.

⁹ *La Protesta*, 3 mars 1906.

autour de bibliothèques, centre ouvriers, écoles libertaires, et alimenté par une pratique quotidienne (conférences, réunions de controverses, représentations théâtrales,...) facilite l'émergence de sortes « enclaves libres »¹⁰ qui fonctionnent comme des micro-sociétés, en-dehors et au-delà des formes traditionnelles de représentation politique.

En se lançant dans la construction d'un modèle culturel alternatif, les anarchistes constituent une forme de contre-pouvoir, une sorte de « contre-culture » en opposition à la culture produite par les élites. Ce processus connaît un essor dès la fin du XIX^{ème} siècle avec la parution de publications consacrées à l'incontournable « question sociale ». En 1925, Abad de Santillán et López Arango constatent qu'« aucun pays dans le monde n'a été inondé de littérature anarchiste dans des proportions aussi importantes qu'en Argentine depuis trente ou quarante ans »¹¹. L'abondance et la circulation du matériel anarchiste atteste de l'existence d'un véritable *réseau* contestataire. Dans la ville, celui-ci s'articule autour d'une multiplicité de sous-groupes qui évoluent « comme autant de tribus se partageant un territoire communs »¹². Il fonctionne selon des règles qui s'apparentent parfois à celles des sociétés secrètes¹³, notamment dans le cas des anarchistes: la fratrie, le « *compañerismo* » rappelant aussi la franc-maçonnerie dans son aspect clanique, le secret cimentant les groupes de minorités agissantes.

Buenos Aires et l'âge d'or de l'anarchisme

Si l'on observe l'histoire et l'implantation de l'anarchisme à un niveau international, on constate que la capitale argentine est un lieu central de la diffusion d'une pensée et d'un mode de vie révolutionnaire. La *Semana Roja* de Buenos Aires précède celle de Barcelone. Pour le *bohémio* Juan Carulla « Buenos Aires se convirtió en sede continental y Meca universal de las tendencias libertarias »¹⁴.

Dans ce contexte, les manifestations du premier mai à Buenos Aires acquièrent une dimension véritablement mythologique. La grève générale de 1909 reste une démonstration de force de la présence des secteurs populaires dans la rue, et les anarchistes en sont parfaitement conscients. Ils affirment non sans orgueil

El paro general (...) es tan completo que puede servir de ejemplo a las ciudades europeas (...) Ahí está París, con gremios obreros perfectamente organizados, que no hace muchos meses presenció una matanza semejante a la ocurrida aquí el 1º de Mayo, y que respondió con una mediocre huelga general de 48 horas.

Nosotros, intimamente ligados con los trabajadores de Buenos Aires, nos sentimos satisfechos de este grandioso movimiento que hasta tiene sus visos de revolucionario¹⁵.

C'est donc à Buenos Aires que le mouvement anarchiste acquiert une dimension de masse. Paradigme de la modernité et des contrastes sociaux, tant pour les capitalistes que pour leurs adversaires, Buenos Aires est perçue comme une capitale « explosive » à la Belle Epoque. L'anarchiste uruguayen Rafael Barret la décrit comme un « alambique céntrico, teatro instructivo de la lucha de clase en la América Latina ;

¹⁰ Le terme est de Hakim Bey, *TAZ Zone Autonome Temporaire*, Cahors, L'Eclat, 2007, p.10.

¹¹ López Arango, Emilio, Abad de Santillán, Diego, *El anarquismo en el movimiento obrero*, Barcelona, Cosmos, 1925, p.4.

¹² Maffesoli, Michel, *Le temps des tribus*, Paris, La Table Ronde, 2000 (3^{ème} édition), p.238.

¹³ Simmel, Georg, *Secret et Sociétés secrètes*, Paris, Circé, 1991.

¹⁴ Carulla, Juan, *Al filo del medio siglo*, Buenos Aires, Editorial Llanura, 1951, p.79.

¹⁵ *La Protesta*, 8 mai 1909

Buenos Aires, donde (...) se mezclan unos a otros en la democracia de las calles –la única democracia de estas latitudes- se aprietan y se frotan, cargándose de una electricidad de venganza... »¹⁶

Et pour les anarchistes, Buenos Aires c'est aussi la matrice. Elle est une mère féconde, d'hommes et d'idées, semant le vent de la révolte qui rend leur dignité aux combattants de l'Acracie, comme l'exprime Alberto Ghirardo

¡Ya está el germen en tí ! Serás fecunda.
Fuerza y dolor engendran tu heroísmo.
El mezclarse las razas en tu vientre
Harán surgir la luz desde el abismo. (...)
¡Ya está el germen en tí ! Soplan los vientos
Iracundos, las fuerzas regresivas libran, muriendo, el postrimer combate
Con las bravas subversivas. (...)
¡Aquí, sobre tu suelo vogoroso
Ya regado con sangre de martirio
El nuevo sol que inunda el universo
Lanza hoy sus rayos y fecunda un lirio¹⁷.

Ainsi Buenos Aires demeure plus que jamais associée à l'identité libertaire. Ici plus qu'ailleurs les anarchistes ont su trouver un sens à leur rébellion. Ils ont construit leur identité autour du lieu et du quartier (Boca ou Barracas). La capitale argentine devient un *lieu mythique*, l'essence originelle de l'anarchie.

La culture de la grève

« ¡Obreros ! ¡Esclavos de hoy ! Proclamad el derecho a la huelga –que es la insurrección- el más sagrado de todos. »¹⁸

Si les anarchistes parviennent à laisser une telle trace dans l'imaginaire social, c'est aussi car ils ont recours à l'expression la plus directe de la contestation qui cimente véritablement leur identité révolutionnaire : l'acte de grève. Celle-ci se présente comme « la démocratie de la défiance organisée face à la démocratie de la légitimité électorale » selon les termes de Pierre Rosanvallon¹⁹. Ainsi, cette défiance de l'ordre social, ce rapport de force qui s'instaure entre les représentants des institutions et les masses populaires délimite les contours d'un contre-système démocratique qui s'articule autour d'une revendication à la fois politique et révolutionnaire. L'ampleur considérable des mouvements de grève est telle qu'on peut risquer le terme de « culture » de la grève, qui implique un ensemble de comportements et de rituels qui redéfinissent les sociabilités populaires et militantes.

Dans les années 1902-1910, Buenos Aires vit alors au rythme de la grève, qui connaît alors un essor considérable dans le mouvement ouvrier international. En Europe, Pouget, Sorel, Griffhuelles ne jurent plus que par la grève. En Argentine, en 1901, le 1^{er} congrès de la FOA (qui devient FORA en 1902 suite au départ des socialistes) exprime ce sentiment de défiance en affirmant que « la abstención general del trabajo

¹⁶ Barret, Rafael, *Escritos: el terror argentino, Lo que son los yerbales y otros*, Buenos Aires, Proyección, 1971, p.111.

¹⁷ Ghirardo, Alberto, "A Buenos Aires", in *Ideas y Figuras*, 1er octobre 1910.

¹⁸ Ghirardo, Alberto, *Los Nuevos Caminos*, Buenos Aires, El Sol, 1907, p.133.

¹⁹ Rosanvallon Pierre, *La contre-démocratie...*, *op.cit*, p.15-16.

es el desafío a la burguesía imperante »²⁰. En paralysant l'activité économique, elle devient une arme redoutable, comme le souligne l'anarchiste uruguayen Rafael Barret²¹ :

Hay un ejército incomparablemente más mortífero que todos los ejércitos de la guerra : la huelga, el anárquico ejército de la paz (...) la huelga, al suspender la vida, aniquila el universo de las posibilidades (...) la huelga es la parálisis, y la parálisis progresiva, cuyos síntomas primeros padece la humanidad moderna, delata profundas y quizá irremediables lesiones interiores.

D'autre part, si la grève parvient à opposer une force politique au pouvoir, en faisant de la politique *autrement*, elle contribue également à créer des formes de solidarité chez les masses ouvrières en mal de représentativité dans le système politique traditionnel et qui trouvent dans les organisations ouvrières et la FORA en particulier un moyen d'exprimer leur révolte.

Ici et maintenant

L'un des facteurs de réussite de l'anarchisme en ce début de siècle est son présentisme, qui situe l'action dans un espace *ici et maintenant*²². L'espace et le temps ne font plus qu'un. Seul importe le présent légitimant l'usage sans limites de l'action directe. Boycott, grève, acte de violence individuelle, tous revendiquent la liberté de l'individu.

Au cours des événements insurrectionnels du début de siècle, c'est bien *l'action* qui est au cœur de la contestation. Plus que les réformes ou le militantisme graduel, les mouvements de grève affirment la suprématie des libertaires sur le terrain qui trouvent là une illustration parfaite de la « propagande par le fait ». C'est ainsi que « la acción anarquista ha sacado las cosas del terreno doctrinario donde amenazaban retardarse, para traerlas a una enérgica actualidad (...) La huelga nos conduce fatalmente a la Revolución. »²³ Les grèves et les manifestations populaires sont pour les anarchistes le signe que la Révolution est en marche, alors pourquoi attendre ? Les anarchistes fondent donc leur discours sur une action de l'instant, faisant ainsi écho à cette urgence exprimée par le français Albert Libertad « ce n'est pas dans cent ans qu'il faut vivre en anarchiste, c'est maintenant »²⁴.

Rappelons aussi en ce sens que la grève est fondatrice d'un acte du présent. Elle est la synthèse d'un rêve qui prend forme *ici et maintenant*, un microcosme de communauté libre. Pourquoi ? Parce que la grève adopte des formes multiples (rassemblement, défilé, meeting, assemblées), elle est le laboratoire d'expérience de la tribune populaire, elle est le premier pas du peuple vers son émancipation, elle *est* le peuple en marche, elle permet l'expansion de formes de sociabilités qui s'inscrivent dans la durée. Quand la grève est générale, ce phénomène atteint son paroxysme et permet d'entrevoir le rêve d'une autre société. Le moment de la grève permet d'effectuer un

²⁰ FORA, Acuerdos, *Resoluciones y declaraciones. Congresos celebrados por la FORA desde 1901 a 1906*, Buenos Aires, Consejo Federal, 1908, p.4.

²¹ Barret, Rafael, « La Huelga », in *Escritos...*, *op.cit.*, p.23-24.

²² Maffesoli, Michel, *Notes sur la postmodernité. . Le lieu fait lien*, Paris, Editions du Félin, 2003, p.65.

²³ El caballero del desierto, *Declaración de guerra al orden. La acción anarquista en la República Argentina*, s/l, s/e, 1906, p.3-4.

²⁴ Cité par Steiner, Anne, *Les en-dehors. Anarchistes individualistes et illégalistes à la « Belle Epoque »*, Montreuil, L'Echappée, 2008, p.24.

rapprochement avec ce qu'Hakim Bey dénomme les Zones Temporaires d'Autonomies (TAZ). En effet, selon lui, la grève demeure la tactique la plus appropriée pour atteindre l'objectif révolutionnaire « tout en faisant l'expérience de certains bénéfices ici et maintenant »²⁵. Cette situation est comparable à la multitude de noyaux de résistance urbaine qui se forment tant dans le centre de Buenos Aires la capitale argentine que dans les quartiers ouvriers, permettant ainsi de dessiner une géographie de la contestation.

L'invention d'une tradition : la contre-commémoration du premier mai

Le rituel du premier mai permet véritablement aux anarchistes d'illustrer le contre-pouvoir qu'ils opposent aux élites. Ils parviennent à « inventer une tradition », selon les termes de Hobsbawm²⁶. D'ordinaire, ce sont les Etats qui *inventent* les traditions politiques qui s'expriment à travers les commémorations officielles. Mais en Argentine, le Centenaire de l'Indépendance ne trouve pas un écho favorable chez les secteurs populaires issus de l'immigration, qui n'ont aucun lien avec le passé ni avec la terre où ils vivent à présent. Doublement marginalisés par leur condition d'immigrants et de prolétaires, cette tradition leur reste étrangère. Les courants anarchistes et socialistes ont très tôt compris tout l'intérêt de construire une mémoire de groupe fondée sur le mode de la *contre-commémoration*. Et ce qui identifie les secteurs populaires en marge du système, c'est précisément leur identité ouvrière, qui prend tout son sens dans ce jour de lutte qu'est le 1^{er} mai.

Anarchistes et socialistes s'approprient des symboles qui fondent une identité différenciée de l'identité nationale. En ce sens le premier mai est bien une contre-tradition, une anti-fête nationale. Jean-Louis Guereña²⁷ a démontré comment en Espagne, le 1^{er} mai est aussi un « anti deux mai », l'affirmation d'une classe contre l'affirmation de la nation. En Argentine, la revendication des huit heures est bien plus significative que l'anniversaire de la Révolution de Mai ou celui de l'Indépendance.

La commémoration des martyrs du premier mai devient ainsi un rite social qui fonde et légitime le sentiment d'appartenance à une communauté. La dimension tragique s'intensifie dans le cas des anarchistes puisque cette date reste une « tragédie », un jour « de luto y de gloria (...) de dolor y de venganza »²⁸. Les événements tragiques de Chicago et des manifestations ouvrières des années 1900 permettent aux anarchistes d'élaborer un martyrologe qui canonise les victimes de la répression, réactivant annuellement les symboles de la contre-démocratie.

D'autre part, la construction de cette identité ouvrière et populaire ne manque pas de poser des interrogations autour des comparaisons possibles avec les fêtes nationales de la bourgeoisie. Pour les anarchistes, il n'est pas question d'une quelconque récupération nationale ni d'une assimilation incongrue à des rites carnavalesques. Le drapeau n'est pas argentin, mais rouge, comme le sang des martyrs ouvriers. Les hymnes sont revisités « Himno anarquista »²⁹, la Marseillaise anarchiste, Hymne

²⁵ Bey, Hakim, *op.cit.*, p.15.

²⁶ Hobsbawm, Eric, *L'invention de la tradition*, Paris, Amsterdam, 2006.

²⁷ Guereña, Jean-Louis, « Del anti-dos de Mayo al Primero de Mayo : aspectos del internacionalismo en el movimiento obrero español », in *Estudios de Historia Social*, n°38-39, 1986.

²⁸ Ghirardo, Alberto, « 1ero de Mayo », in *La Tiranía del Frac*, Buenos Aires, Biblioteca Popular Martín Fierro, 1905, p.113.

²⁹ « Himno anarquista », in AA.VV, *El cancionero revolucionario. Colección de himnos y canciones revolucionarias*, Buenos Aires, Librería La Escuela Moderna, s/d, p.38-39.

Prolétaire³⁰, paroles transformées de l'hymne national³¹, version irrévérencieuse d'un symbole de la république. Comparons les deux versions du premier couplet :

Hymne officiel

Oíd, mortales, el grito sagrado
¡Libertad, Libertad, Libertad!
Oíd el ruido de rotas cadenas,
estallan
ved en trono a la noble igualdad.

Hymne anarchique

Oíd mortals, el grito sagrado
De Anarquía y Solidaridad
oíd el ruido de las bombas que
En defensa de la libertad.

Les anarchistes opèrent donc un « détournement » des symboles pour inventer *leur* tradition, qui prend parfois des accents religieux. En dépit d'un anticléricalisme féroce, ils élaborent autour du premier mai une liturgie religieuse, liée à la mystique du sacrifice. Le 1^{er} mai est ainsi « Pâques de résurrection »³², « Pâques des travailleurs », une « Pâques rouge ».

En dépit de ses origines tragiques et de la solennité que les anarchistes imposent à cette date, elle demeure aussi une fête, une communion populaire. Le caractère ludique de la célébration du premier mai, ponctuée de défilés hauts en couleurs et en musique dépasse le cadre confiné de la sociabilité militante pour devenir un rassemblement véritablement populaire. Femmes et enfants s'associent aux défilés. Carnaval d'un autre genre où l'on brandit drapeaux et bannières moralement dignes de la condition humaine, le 1^{er} mai expie les manifestations saturnales du carnaval en redonnant à cette foule une authentique essence révolutionnaire. Suite au défilé, les anarchistes se retrouvent dans les bois de Palermo ou sur les rives de la Playa de los Pescadores sur la Isla Maciel et savourent des moments de convivialité avec les leurs. La grève permet donc la récréation d'une communauté originelle et tribale qui fonctionne sur la base d'une émotion collective³³.

Les manifestations de grève

« Le spectacle des salles bien garnies, des manifestations populeuses, cimenter l'union, suggère le constat réconfortant : « nous sommes le nombre ». La grève est une fête parce que rassemblement, et, par là, communion »³⁴.

A Buenos Aires, les anarchistes ont pour habitude de se retrouver à la Place Lorea, la place Mazzini, et les socialistes à la place Constitución dans le centre de la capitale. Les défilés suivent des normes bien précises : chants révolutionnaires, slogans, drapeaux et banderoles ponctuent les cortèges qui suivent un tracé délimité à l'avance. Lors de ces rassemblements, ce qui importe, c'est le nombre, la presse insistant toujours sur le caractère « monstre » de la grève et des manifestations. Pendant la *Semana Roja* de 1909, on dénombre jusqu'à 300000 manifestants le 5 mai³⁵. Chez les ouvriers, le nombre rassure, démonstration vivante de la solidarité des masses. En 1909, *La Protesta* harangue les foules « proletarios, en avalancha como un torrente de

³⁰ *Ibid*, p.42.

³¹ *Ibid*, p.40.

³² *La Montaña*, 1^{er} mai 1897.

³³ Maffesoli, Michel, *Le temps...*, *op.cit*, p.30.

³⁴ Perrot, Michelle, *Les ouvriers en grève*, Paris, Mouton, 1973, p.552.

³⁵ *La Protesta*, 5 mai 1909

ardiente lava, marchemos todos a la conmemoración de la gran fecha»³⁶. Ces manifestations « monstres », expression spontanée d'une « populace » incontrôlable, signifient le resurgissement d'une foule chtonienne laissant libre cours à ses pulsions refoulées. Le 1^{er} mai 1904, ce sont 50000 manifestants qui battent le pavé, « como un mar humano (...), en medio de vivas, de cánticos, de músicas, en ese gran día de expansión colectiva »³⁷. Et c'est précisément cette vision apocalyptique d'une foule déchaînée qui demeure totalement intolérable pour les élites.

Les hommes ont foi en la grève, et la presse alimente l'euphorie collective « es una contestación digna de los laboriosos (...) Trabajadores : vamos al triunfo (...). El proletariado ha hecho ver su fuerza potente, su espíritu colectivo »³⁸. Voilà la clé du succès : l'inébranlable collectif, la masse.

La réinvention de l'espace

Le temps et l'espace sont transfigurés par la manifestation de grève, s'imposant aussi comme une défiance à l'espace public. La grève le réinvente, le resémantise, et les manifestants se le réapproprient.

Bien souvent, la foule se masse sur les places ou les carrefours où sont convoquées les colonnes de manifestants qui attendent avec impatience le départ du défilé et paralyse le transit. Une fois en marche, la foule défile devant des lieux symboliques, comme les locaux de *La Protesta*. Les drapeaux fleurissent aux fenêtres et des balcons des sympathisants anonymes qui regardent passer la foule. Les places de la capitales sont investies par les « cánticos revolucionarios y los vivas a la Anarquía »³⁹

Les militants portent ainsi la Buena Nueva dans les points centraux de la capitale, devenus des haut-lieux de rassemblement (en 1909, les socialistes rebaptisent la Place Constitución la Place de la Grève⁴⁰). On quitte l'usine ou l'atelier, pour se montrer publiquement. Sur les places, le spectacle peut commencer « los oradores saltaban el enrejado y tomaban colocación sobre el pedestal, los estandartes avanzaban concentrándose en las proximidades del monumento, los árboles empezaban a cargarse de hombres que se encaramaban en sus ramas. »⁴¹ Ces hommes et ces femmes qui défilent affichent publiquement leur appartenance à tel ou tel groupe politique ou organisation ouvrière. Pendant un temps, ils occupent le devant de la scène. Car enfin, la manifestation de grève est aussi la marque d'une transgression massive, assumée collectivement.

Le rêve communautaire et le tribalisme joyeux

Les libertaires restituent à la grève un sens profondément communautaire. Elle est ainsi une fête cathartique qui tient du plaisir populaire⁴². Elle recrée l'« être ensemble » autour d'un vécu commun, d'une « communauté de destin ». La grève est une explosion des sens, un retour au tribalisme joyeux, à l'euphorie de la masse dont le sentiment de puissance est à son paroxysme.

³⁶ *La Protesta*, 29 avril 1909.

³⁷ *La Protesta*, 2 mai 1904.

³⁸ *La Protesta*, 4 mai 1909

³⁹ 1^{er} mai 1904 sur la Place Mazzini. Gilimón, Eduardo G, *Hechos y comentarios*, Buenos Aires-Montevideo, Imprenta B.Puey, 1911, p.43

⁴⁰ Partido Socialista, *La Huelga general de la Semana de Mayo 1909*, Buenos Aires, Librería La Vanguardia, 1909, p.48.

⁴¹ *La Protesta*, 1^{er} mai 1904.

⁴² Maffesoli, Michel, *Le temps...*, *op.cit*, p.139.

La grève est donc une aventure à laquelle doivent prendre part tous les militants. La grève réactive le *réseau*. Convivialité, solidarité sont les mots d'ordre de cette nouvelle communauté temporaire. Les ouvriers et leurs familles vivent au rythme de la grève.

Fête communautaire, la manifestation de grève est sonore et bruyante, parfois accompagnées de groupes de musique⁴³. La Marseillaise, réinterprétée par les anarchistes, reste à l'époque encore un modèle de référence, associée à la Révolution Française, révolution d'un autre temps que l'imaginaire social associe encore au cri du peuple.

Les manifestations donnent lieu à une explosion de couleurs. Lors du défilé du 1^{er} mai, les hommes arborent une cravate rouge et apparaissent « endomingados, con su clavel rojo en la solapa. »⁴⁴. Manifester, c'est aussi aller au spectacle. Les colonnes se parent de flamboyants drapeaux rouges⁴⁵. Le drapeau réalise l'union des travailleurs qui acquièrent ainsi une identité collective⁴⁶. Affirmation publique et subversive, le drapeau défie les représentants de l'ordre social. La symbolique du drapeau participe de la cohésion de « l'être ensemble », lors du vote de la grève

Las manos soberanas
Votando por la huelga,
Se yerguen en la sala de combate
A guisa de banderas.
¡Banderas de dolor y de justicia
Flameando hacia los vientos de la idea !

Représentations de la grève selon Pierre Quiroule

Pierre Quiroule, dans *Sobre la ruta de la Anarquía*, roman utopique écrit en 1909 mais publié en 1912⁴⁷, imaginait les conséquences désastreuses d'un conflit mondial. Les scènes de manifestation contre la guerre se déroulent en France (qui demeure un modèle « culturel » incontournable). Les scènes de rue nous ramènent inexorablement aux événements de la Semana Roja, expression directe de la contre-démocratie dans la rue, et véritable symbole de la culture de la grève :

Todo el mundo estaba en la calle, y desde las terrazas de los cafés establecidos sobre los bulevares, punto estratégico donde era más fácil seguir y pulsar el verdadero estado de ánimo de la población, se veía la multitud ondular como mar agitado, en incesante vaivén de impaciente espera poniéndose más nerviosa a medida que transcurrían las horas⁴⁸.

L'occupation de la rue demeure encore et toujours le mode d'expression le plus cher aux anarchistes. Chez Quiroule, le peuple de Paris qui suit les anarchistes alors que la Révolution s'empare de la capitale, c'est bien cette utopie, ce fantasme de l'insurrection qui resurgit périodiquement chez les libertaires argentins, totalement identifiés avec ce désir ultime de « revanche » sur l'histoire

⁴³ *La Protesta*, 1^{er} mai 1904.

⁴⁴ Dickmann Enrique, *Recuerdos de un militante socialista*, Buenos Aires, La Vanguardia, 1949, p.158.

⁴⁵ Dommanget, Maurice, *Histoire du drapeau rouge*, Paris, Librairie de l'Etoile, 1966.

⁴⁶ Suriano, Juan, *Anarquistas, Cultura y política libertaria en Buenos Aires, 1890-1910*, Buenos Aires, Manantial, 2001, p.306-309.

⁴⁷ Quiroule, Pierre, *Sobre la ruta de la anarquía*, Buenos Aires, Fueyo, 1912.

⁴⁸ *Ibid*, p.41.

(...) alrededor de los cincuenta apóstoles de la Anarquía del primer momento, se fueron agrupando todo el París que sufre, todos los explotados y los oprimidos, toda la fantástica falange de los descamisados, de los harapientos, de los píseros y hambrientos, sedientos de sangre burguesa, en esta hora trágica de inexorable rendición de cuentas...⁴⁹

Au sujet de la violence de l'explosion de rue, Quiroule affirme qu'elle n'est pas pire que celle dont font preuve les bourreaux du peuple⁵⁰. Tout processus révolutionnaire comporte nécessairement des scènes de violence. Et sa description minutieuse de cette « infernale épopée populaire » renvoie sans nul doute aux pires cauchemars des élites

La avalancha popular desbordando por todas partes, como torriente impetuoso y terrorífico, había llegado hasta los barrios más centrales de la ciudad, invadiendo y saueñándolos con furia inescrutable en medio de ensordecedora gritería de vivas y mueras (...) Visión espantosamente dantesca, ellos eran el fantasma-hambre surgiendo implacablemente acusador frente al feroz egoísmo capitalista⁵¹.

Il existe donc chez les anarchistes la persistance de l'idée que la révolution sociale est inévitable. Tous les ingrédients de la thématique obsessionnelle de la répression et de l'anarchiste maudit sont présents ici. Figée dans le temps, elle est la composante principale de la lancinante rhétorique anarchiste.

Déviances de l'anarchisme

La question de l'usage de la violence fait débat chez les anarchistes. Certains la considèrent également comme une dissidence particulièrement néfaste pour le développement de l'idéal libertaire. Alors que penser de l'action violente ? Très en vogue chez les anarchistes individualistes de la fin du XIX^e siècle, les Ravachol, Salvador Planas, et autres Caserio sont élevés au rang de martyrs dans la presse libertaire argentine (*La Voz de Ravachol*, *El Perseguido*, *El Rebelde*) et sèment « l'anarchie dans l'anarchie »⁵². L'appel à la dynamite devient le mot d'ordre des anarchistes individualistes.

Et la répression gouvernementale qui s'accroît au début du siècle à l'occasion des mouvements de grève inverse la polarité traditionnelle entre légalité et violence dans l'imaginaire social. Comme l'affirme Bayer « la violence vient d'en haut »⁵³. Elle est présentée comme le produit d'une fatalité inéluctable⁵⁴ et l'acte de vengeance est considéré comme un devoir moral. Par ailleurs, les anarchistes revendiquent leur appartenance au groupe « maudit », à « l'innombrable phalange des proscrits ! »⁵⁵. Ils s'appellent *Los Atorrantes*, *Los Hambrientos*, *El Colmo de la miseria*... Les anarchistes rêvent ainsi de destruction pour reconstruire une société nouvelle. Le guerrier anarchiste fait sien la devise « destruam et aedificabo », lancée par le journal individualiste *El Perseguido* en 1890⁵⁶.

⁴⁹ *Ibid*, p.57.

⁵⁰ *Ibid*, p.58.

⁵¹ *Ibid*, p.67-68.

⁵² Pessin, Alain, *La rêverie anarchiste*, 1848-1914, Lyon, A.C.L, 1999, p.129.

⁵³ Bayer, Osvaldo, *Los anarquistas expropiadores*, Montevideo, Recortes, 1992.

⁵⁴ Pessin, Alain, *op.cit*, p.117.

⁵⁵ *La Voz de la mujer*, 14 novembre 1896.

⁵⁶ *El Perseguido*, 18 mai 1890.

L'échec des manifestations de grève des années 1909 et 1919 qui s'achèvent invariablement par une répression sanglante et par l'isolement relatif du mouvement anarchiste conduit certains militants à penser que tout recours à la violence doit être proscrit. Ainsi, en dépit d'un discours coïncidant avec une certaine utopie restauratrice⁵⁷, la question de la violence divise les libertaires argentins au point de déclencher une polémique sans précédent dans la presse des années 1920. Elle oppose les rédacteurs de *La Protesta* (Diego Abad de Santillán et Emilio López Arango, considérés par leurs détracteurs comme des anarchistes « orthodoxes », gardiens du temple de l'anarchisme ouvrier et de la sacro-sainte FORA) à ceux de *La Antorcha* (Rodolfo González Pacheco, Teodoro Antilli, et Alfredo Bianchi), qui défendent les partisans de « l'anarcho-banditisme » perpétré par le groupe des anarchistes expropriateurs emmené par le militant anti-fasciste italien Severino Di Giovanni et Miguel Arcángel Roscigna. Les anarchistes expropriateurs sont alors considérés comme des monstres par les anarchistes « pacifistes » qui les accusent de trahir l'idéal, en entraînant les militants sur la voie d'une « orgie révolutionnaire »⁵⁸. Les bombes contre le Théâtre Colón ou l'ambassade américaine⁵⁹ précipitent Di Giovanni et ses hommes dans une transgression sans limite. Les braquages de banque contribuent à réactiver le mythe du *bandolerismo* social⁶⁰. Devenu ennemi public, Di Giovanni n'en demeure pas moins un homme de culture. C'est dans *Culmine* (1925-1928), qu'il expose ses pensées. Il traduit également en italien les écrits d'Elisée Reclus et les publie en 1930 (*Scritti Sociali*). Mais la chasse à l'homme est lancée. Di Giovanni est finalement arrêté et exécuté début 1931. Son histoire constitue véritablement le cas de déviance anarchiste le plus significatif du XX^{ème} siècle.

Glissement vers l'orthodoxie politique ?

Enfin, nous ne pouvons pas manquer de revenir sur les limites du projet contre-démocratique élaboré par les anarchistes argentins. En effet, au vu de la scission du mouvement ouvrier en 1915 lors du IX^{ème} congrès de la FORA et de ses conséquences sur l'organisation anarchiste, on peut se demander si les libertaires n'ont pas cédé à l'emprise du dogme. Leur déviance politique a fini par les emmurer dans un discours contestataires immuable, qui n'a pas su prendre en compte les enjeux économiques, politiques et sociaux consécutifs aux événements du Centenaire en 1910. Abattus mais pas anéantis, les anarchistes se reconstruisent progressivement et commencent timidement à reprendre une activité militante visible à partir de 1913-1914. Ils sont cependant concurrencés par les socialistes qui profitent de l'application de la loi Saenz Peña en 1912 pour se lancer dans une série de campagnes électorales qui remportent un certain succès dans la capitale. Mais c'est surtout la montée irrésistible du syndicalisme révolutionnaire, présent en Argentine depuis 1903, et qui depuis lors tente de récupérer l'organisation « historique » du mouvement ouvrier argentin, que les anarchistes ne parviennent pas à contenir. Le syndicalisme, qui fait le choix de la neutralité politique, se présente comme la troisième voie pour les masses

⁵⁷ Pittaluga, Roberto, "El imaginario utópico-restaurador en el anarquismo de la Argentina", *El Rodaballo*, Buenos Aires, Vol 11/12, 2000.

⁵⁸ Pessin, Alain, *op.cit.*, p.128.

⁵⁹ Le premier attentat vise la célébration du 25^{ème} anniversaire de l'intronisation d'Emmanuel III par les Italiens de tendance fasciste, et le second dénonce la répression nord-américaine contre les anarchistes italiens Sacco et Vanzetti.

⁶⁰ Voir Hobsbawm, Eric, *Bandidos*, Barcelona, Crítica, 2001 et *Rebeldes Primitivos*, Barcelona, Crítica, 2003

ouvrières, échaudées par le discours révolutionnaire des anarchistes qui leur a fait perdre la bataille de la rue en 1910, et non hostile à une reformulation de la stratégie contestataire, orientée vers l'arbitrage des conflits et une action directe à court terme. Ceci a pour effet d'isoler les anarchistes « orthodoxes » qui défendent les principes communistes anarchique de la FORA dite du cinquième congrès. En dépit d'une présence notable lors de la Semaine Tragique de 1919 et des grèves du Chaco et de Patagonie au début des années 1920, la puissance collective qui a fait l'âge d'or de l'anarchie à la Belle Epoque est bien révolue. Ni le discours ni les pratiques des « orthodoxes » n'ont évolué depuis la première décennie. En dépit de ce déclin qui se confirme en 1930, n'oublions pas que l'anarchisme demeure un courant de multiples, qui se décline à l'infini, sur un mode pluridimensionnel. Conservant leur caractère fondamentalement hétérodoxe dans l'imaginaire social, les anarchistes argentins demeurent associés à cette culture de lutte dont les nombreux conflits qui ponctuent le XXème siècle réactivent l'essence.

Bibliographie

1) Sources

- AA.VV, *El cancionero revolucionario. Colección de himnos y canciones revolucionarias*, Buenos Aires, Librería La Escuela Moderna, s/d
- Barret, Rafael, *Escritos: el terror argentino, Lo que son los yerbales y otros*, Buenos Aires, Proyección, 1971
- Carulla, Juan, *Al filo del medio siglo*, Buenos Aires, Editorial Llanura, 1951
- Dickmann Enrique, *Recuerdos de un militante socialista*, Buenos Aires, La Vanguardia, 1949
- El caballero del desierto, *Declaración de guerra al orden. La acción anarquista en la República Argentina*, s/l, s/e, 1906
- FORA, Acuerdos, *Resoluciones y declaraciones. Congresos celebrados por la FORA desde 1901 a 1906*, Buenos Aires, Consejo Federal, 1908
- Ghiraldo, Alberto, *La Tiranía del Frac*, Buenos Aires, Biblioteca Popular Martín Fierro, 1905
- Ghiraldo, Alberto, *Los Nuevos Caminos*, Buenos Aires, El Sol, 1907
- Gilimón, Eduardo G, *Hechos y comentarios*, Buenos Aires-Montevideo, Imprenta B.Puey, 1911
- López Arango, Emilio, Abad de Santillán, Diego, *El anarquismo en el movimiento obrero*, Barcelona, Cosmos, 1925
- Partido Socialista, *La Huelga general de la Semana de Mayo 1909*, Buenos Aires, Librería La Vanguardia, 1909
- Quiroule, Pierre, *Sobre la ruta de la anarquía*, Buenos Aires, Fueyo, 1912

2) Bibliographie secondaire

- Bayer, Osvaldo, *Los anarquistas expropiadores*, Montevideo, Recortes, 1992
- Dommanget, Maurice, *Histoire du drapeau rouge*, Paris, Librairie de l'Etoile, 1966.
- Ferrer, Christian, *Cabezas de tormenta*, Anarres, Buenos Aires, 2004
- Guereña, Jean-Louis, « Del anti-dos de Mayo al Primero de Mayo : aspectos del internacionalismo en el movimiento obrero español », in *Estudios de Historia Social*, n°38-39, 1986.

Hakim Bey, *TAZ Zone Autonome Temporaire*, Cahors, L'Eclat, 2007
Hobsbawm, Eric, *L'invention de la tradition*, Paris, Amsterdam, 2006
Maffesoli, Michel, *Le temps des tribus*, Paris, La Table Ronde, 2000 (3^{ème} édition)
Maffesoli, Michel, *Notes sur la postmodernité. . Le lieu fait lien*, Paris, Editions du Félin, 2003
Perrot, Michelle, *Les ouvriers en grève*, Paris, Mouton, 1973
Pessin, Alain, *La rêverie anarchiste, 1848-1914*, Lyon, A.C.L, 1999
Pittaluga, Roberto, "El imaginario utópico-restaurador en el anarquismo de la Argentina", *El Rodaballo*, Buenos Aires, Vol 11/12, 2000
Rosanvallon, Pierre, *La contre-démocratie*, Seuil, Paris, 2006
Simmel, Georg, *Secret et Sociétés secrètes*, Paris, Circé, 1991
Steiner, Anne, *Les en-dehors. Anarchistes individualistes et illégalistes à la « Belle Epoque »*, Montreuil, L'Echappée, 2008
Suriano, Juan, *Anarquistas, Cultura y política libertaria en Buenos Aires, 1890-1910*, Buenos Aires, Manantial, 2001